

curité que s'il tenait en mains le fil d'Ariane. Dans ce maquis inextricable pour plusieurs, il va et vient comme dans un jardin dont les allées parallèles ou transversales sont tirées au cordeau.

Aussi je m'étonne presque du mauvais tour que faillit lui jouer le *supin* de la grammaire latine, pourtant moins compliqué que le tracé d'un arbre généalogique. Lorsque l'ancien petit paroissien de Saint-Pierre entendit le premier appel de Dieu, il en causa naturellement avec son curé. Heureux de favoriser cette vocation en herbe, M. Tardif se chargea volontiers de l'initier aux éléments du latin. Tout marcha à souhait jusqu'à la page où l'on entre en relations avec le *supin*. On sait que cette sorte de substantif verbal est la partie du verbe qui sert à former plusieurs temps. J'ignore si le grammairien fut suffisamment clair, distingua nettement ce qui différencie le *supin actif* du *supin passif*, en illustrant le tout par des exemples qui font image. Il est permis d'en douter sans jugement téméraire. Quoiqu'il en soit, l'élève ne comprit absolument rien, et se heurta si invinciblement à ce qui lui semblait aussi incompréhensible qu'un mystère, qu'il renonça à l'avenir entrevu, et ferma sa grammaire qu'il n'ouvrirait plus jamais, pensait-il. Heureusement, Dieu veillait. La crise passa, le futur rédemptoriste se ressaisit bientôt, la vision nette du *supin* allait lui apparaître. Un second appel du Maître lui fit reprendre le chemin du presbytère paroissial avec sa grammaire sous le bras, et continuer avec le frère du curé ce qu'il avait commencé.

Ce fait me rappelle un incident presque identique